

Rivage Éthéré

Lorsque j'ouvris les yeux, la tempête avait déjà quitté les cieux, et avec elle la lourde pluie qui sévissait depuis déjà trois longues semaines. Ou bien étaient-ce des mois. Impossible de le savoir avec certitude. Ici, le temps perdait toute consistance, et la mer, s'étirant à perte de vue, offrait le seul paysage dans cet espace infini, loin, très loin de tout ce que j'avais pu connaître. Vaguement, s'échappant des dernières bribes de mes souvenirs, je revoyais un pont. Gigantesque et majestueux, paré d'or et de pourpre, il reliait les deux parties d'une île fendue en deux à la végétation luxuriante, et formant avec son reflet dans l'eau un cercle parfait, dans lequel se reflétait le ciel étoilé. Et tandis que la somptueuse mais néanmoins antique barque s'en était approchée, j'avais alors ressenti tout le poids de mon existence, de mes plus profondes angoisses à mes rares mais vivaces moments d'euphorie, quitter peu à peu mon enveloppe charnelle. Doucement, chaleureusement, sans aucune malveillance à mon égard. Mon dernier voyage se ferait le cœur léger. Et plus je tentais d'y repenser, moins je me souvenais de qui j'avais été. De ce que j'avais été. Et, pour être tout à fait honnête, cela n'avait plus la moindre importance. Je n'étais plus qu'une enveloppe vide, ballotée par les flots, voguant sans remords vers la fin de son existence.

Combien de temps s'était-il écoulé depuis mon passage, je l'ignorais. Il me semblait avoir toujours contemplé ce ciel de plomb, saturé de cumulonimbus, semblant m'envelopper de toute sa masse, avec bien plus de douceur que son aspect le laissait pourtant deviner. Une brise vint alors jusqu'à la barque, accompagnant son avancée tel un silencieux requiem. Je l'accueillis alors avec toute la gratitude dont je pouvais encore faire preuve. En effet, il m'était devenu difficile d'envisager éprouver à nouveau quelque émotion que ce fut. Étrangement, je n'avais pas froid non plus. Cela devait également être le cas de ce morne et taciturne Passeur, emmitouflé dans sa longue cape d'un blanc laiteux. Celui-ci, imperturbable, fendait inlassablement l'eau de sa perche. Le faible tintement qu'elle produisait, aux échos cristallins, parvenait inexplicablement à résonner jusqu'au plus profond des derniers vestiges de mon être. S'il m'eût été permis de poser un mot sur ce que cette frêle et rachitique enveloppe, qui avait un jour été tout ce que je représentais, ressentis à ce moment précis, un seul mot s'imposa alors en moi. Quiétude. Bien que j'en eus depuis longtemps oublié le sens, ce corps brisé, mollement allongé sur le plancher spongieux de cette barque millénaire, y vit là les dernières bribes d'un souvenir perdu, bientôt complètement éparpillé par les vents.

Je restai là, immobile, profitant jusqu'au bout de cette sensation qui finirait elle aussi par m'être étrangère. Les années parurent s'enchaîner comme un claquement de doigts, et le temps, implacable, finit par prendre son dû. Il était à présent temps d'entamer la toute dernière étape de mon ultime voyage. Alors, j'entrepris de me remettre debout, sentant la fin approcher à mesure que les coups de perche diminuaient en intensité. Mes paumes glissaient sur le bois pourri, tandis que mes doigts peinaient à s'accrocher aux algues qui avaient élu domicile à l'intérieur de la barque. Après plusieurs tentatives infructueuses, je me tins enfin sur mes maigres jambes, qu'un simple coup de vent aurait suffi à briser. C'est alors que, perçant l'horizon de toute son incommensurable prestance, je la vis.

Elle était là, devant mes yeux, ses cyprès depuis longtemps pétrifiés se mouvant pourtant avec une étrange vitalité sous le vent. L'île des Morts. La décrire précisément me serait absolument impossible, tant le moindre de ses détails aberrants dépassait de loin tout ce que ma vie m'avait amené à découvrir. On aurait dit un volcan, aux versants anormalement verticaux, dont seule une partie de la cheminée serait restée en place, à l'image d'un plan en coupe. Disposées sur toute la surface de cette structure culminant à plusieurs centaines de mètres, d'immenses mausolées troglodytes, aux arches brisées et aux larges colonnes de basalte me clouaient sur place, tant par leur inquiétante magnificence que par leurs proportions inhumaines. Au centre, se laissant deviner au travers des cyprès minéraux, se tenait un tout aussi massif temple aux colonnes similaires, arborant une coupole sombre en guise de toit, surmontée d'une flèche incroyablement longue. L'atmosphère qui s'en dégageait aurait suffi à

me rendre fou de mon vivant. Mais désormais, son aura m'inspirait une profonde tristesse, mêlée à une étonnante sérénité. Et au plus profond de ses entrailles, grouillant si loin en dessous de cet océan sans fin que mon esprit pourrait s'en retrouver brisé une seconde fois, un tendre mais néanmoins impérieux appel me parcouru l'âme. En réponse, le Passeur releva sa perche, et la rangea à l'intérieur de la barque. Il me tournait sans cesse le dos, de sorte que seule sa silhouette voûtée aux gestes grotesques me donnait une idée, bien trop vague, de son apparence. Mais cela n'importait plus à présent.

Le temps étant régi par des règles qui lui étaient propres en ces lieux, il parut, l'espace d'un instant presque imperceptible, se contracter intensément, à tel point que deux clignements d'yeux plus tard, quelques dizaines de mètres seulement nous séparaient à présent du quai. Celui-ci, grossièrement taillé dans la même pierre noire que les mégastructures cyclopéennes le surplombant, arborait néanmoins des proportions bien plus proches de ma compréhension. Je me préparais à accoster d'un moment à l'autre, lorsque mon silencieux hôte tourna brusquement la tête en direction de la mer sur la droite de la barque.

Suivant du regard ce qu'il désigna d'un doigt décharné, presque momifié, l'apparente quiétude qui avait saisi mon âme depuis l'entrée en ces contrées hors du temps vacilla quelque peu. L'espace d'une poignée de secondes, une indicible et viscérale terreur s'empara de tout mon être, lorsque je vis cette forme dans les profondeurs. Colossale, difforme, indescriptible. Et ça se déplaçait. Lentement, très lentement, jusqu'à atteindre les eaux sous la barque. Les mains crispées de chaque côté du bateau, je me préparai malgré moi à me faire engloutir par quelque horreur venue du fond des âges, alors que cette monstruosité continuait sa progression. Mais alors, s'imposant subitement à moi, la paix me gagna à nouveau. La masse sombre à la silhouette incertaine, quant à elle, s'éloigna, suivant la courbe de l'île, avant de quitter totalement mon champ de vision. Me laissant quelque peu glisser sur le plancher, je relâchai la pression que mes mains avaient exercé sur le bois du canot fatigué par les âges. À son tour, le Passeur baissa le bras, sans toutefois se retourner, puis reprit sa perche afin d'entamer l'accostage. Ce son si apaisant, semblable à un carillon, qui m'avait accompagné tout au long de mon ultime périple, se fit à nouveau entendre, pour, je le compris, la dernière fois de toute mon existence.

Une fois la barque en place, cette silhouette si étrange, entièrement drapée de blanc se retourna, me faisant face pour la première fois. À la vue de ce qui se tenait en lieu et place de son visage, un cri de surprise, bien vite étouffé dans ma gorge nouée, s'échappa du coin de mes lèvres desséchées. Le vertigineux abîme face à moi, que je tentais malgré moi de soutenir du regard, transcendait absolument tout ce que ma conscience vacillante était encore en mesure d'encaisser. Je me retrouvai alors à fixer cet insondable vortex, incapable de faire le moindre mouvement. C'est alors que, d'un geste lent et précis, l'anomalie qui m'avait mené ici après bien des éons leva sa main en direction de ma poitrine décharnée. Sans même avoir à lui parler, je compris instinctivement le motif de ce geste. D'un pas, j'approchai alors de lui, résigné à laisser derrière moi les derniers fragments de mon être. Bien que mon corps eût perdu quasiment toute sensibilité, l'insoutenable pression, accompagnée d'un froid mordant, de ses doigts fouillant mes chairs nécrosées me pétrifia de douleur. Et la terreur s'imposa à mon esprit, l'espace de quelques instants. Puis plus rien. Baissant les yeux sur le trou béant, d'une profondeur impossible, qui me faisait désormais office de poitrine, je vis alors la main du Passeur s'en extirper. Entre ses doigts, je pus entre-apercevoir ce qui ressemblait à une braise rougeoyante, pulsant frénétiquement, avant que l'entité qui me faisait face la porte à son visage. À mesure que la « braise » s'effritait sous l'inexplicable pression de cette insondable spirale, mon corps se sentait de plus en plus léger. Jusqu'à ne même plus sentir la texture du plancher sous mes pieds. Ni même la légère brise, venue des confins de ce colossal océan, m'effleurant la peau. Alors je compris. C'était l'heure.

Le Passeur se tourna à nouveau. Puis, d'une démarche élégante, monta sur le quai, et avança jusqu'à mon niveau, me tendant la main. Le contact de sa paume contre la mienne me fit l'effet de tendre la main dans le vide, tandis qu'il me hissait sur la pierre du quai, dont la surface était désormais impossible à se figurer pour mon corps. Avant de retourner à son bateau, sa main se posa longuement sur mon épaule, comme pour me rassurer. Quelques minutes plus tard, je l'observai au loin, plantant sa perche au son si apaisant, encore et encore, dans cet océan couleur de fer, voguant en quête d'une nouvelle âme à faire passer de ce côté. Après un long moment de contemplation, l'appel de cette île s'imposa à nouveau. Délicatement, telle une chaleureuse invitation. Me retournant enfin, je contemplais désormais toute l'écrasante stature de cette terre aux innombrables caveaux, que mes pas insensibles avaient finalement atteint. Il n'était à présent plus possible de revenir en arrière. J'ignorais ce qui m'attendait dans les profondeurs de cet édifice cyclopéen dépassant des cyprès antédiluviens, dont les cimes me toisaient fièrement de leur hauteur improbable. Mais une chose était pourtant sûre. La fin de mon périple, quelle qu'elle fut, s'y trouvait assurément. Alors, jetant un dernier regard en direction de l'interminable océan, au bout duquel se trouvait, loin, très loin, ce monde depuis longtemps oublié, je fis mes adieux à ce rivage éthéré.